

Patrick Deville est né en 1957 à Saint-Brévin. Il est l'auteur de plusieurs livres, dont *Pura Vida*, *La Tentation des armes à feu* et plus récemment, *Equatoria*, où l'on retrouve le même narrateur que dans *Pura Vida*. Son œuvre a été traduite en plus de dix langues. Patrick Deville a longuement séjourné à l'étranger et est spécialiste de l'Amérique centrale. Il dirige la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs, à Saint-Nazaire, au sein de laquelle il a créé le prix littéraire latino-américain.

DU MÊME AUTEUR

Cordon-bleu

Minuit, 1987

Longue Vue

Minuit, 1988

Le Feu d'artifice,

Minuit, 1992

La Femme parfaite

Minuit, 1995

Ces deux-là

Minuit, 2000

La Tentation des armes à feu

Seuil, 2006

Equatoria

Seuil, 2009

En collaboration

Semaines de Suzanne

New Smyrna Beach, Minuit, 1991

Queen Mary 2 & Saint-Nazaire,

Meet, 2003

Patrick Deville

PURA VIDA

VIE & MORT DE WILLIAM WALKER

R O M A N

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0210-1576-8
(ISBN 2-02-062877-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, janvier 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

C'est ce vide immense qui nous pousse au jeu, à la guerre, au voyage, à des actions quelconques mais fortement vécues, et dont l'attrait premier est l'agitation nécessaire à leur accomplissement.

Lord Byron

Quand je me suis mis quelquefois à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre.

Pascal

L'excitation de l'incendie augmentait dans la troupe la soif d'alcool.

William Walker

I

LE SCANDALE DE LA PIÑATA
À MANAGUA

*Grand lecteur de journaux, il lui en coûta
d'abandonner ces musées de détails éphé-
mères.*

Jorge Luis Borges

Managua Nicaragua is a beautiful town

À condition d'être un véritable spécialiste de la musique boogie de l'entre-deux-guerres, on peut entendre cette phrase, un peu absurde, et étrangère à toute réalité, dans une chanson du grand orchestre de Guy Lombardo.

Le Nicaragua était alors occupé par l'armée nord-américaine, et le pays en voie d'intégration musicale peut-être. Managua Nicaragua pour se croire Nashville Tennessee. En 1933, harcelés par la guérilla du glorieux général Sandino, les *marines* reprenaient la mer. Et les États-Unis abandonnaient la gestion de leurs dancings et de leurs intérêts, ainsi que les basses besognes afférentes, aux bons soins du général Somoza.

Quelques mois plus tard, en février 1934, Somoza faisait assassiner Sandino.

Managua Nicaragua is a beautiful town et le rideau de velours rouge du grand music-hall de l'histoire s'ouvre sur un monsieur Loyal en habit et chapeau claqué miteux, canne à pommeau à la main, qui vient promettre au public la merveilleuse et terrible et pourtant véridique histoire du Nicaragua pendant que le grand orchestre de Guy Lombardo se rassemble derrière lui et accorde ses instruments... On peut encore entendre quelques

accords de cette chanson dans *Le Troisième Homme* de Carol Reed, bien que le film, adapté du roman de Graham Greene, n'entretienne aucun rapport avec le Nicaragua. Un autre orchestre la reprend au fond de l'un de ces bars de la Vienne d'après-guerre, dans la zone américaine, devant un ramassis d'espions tabagiques et dépressifs.

Sur un rythme endiablé, le texte est celui d'une blquette nostalgique, qui évoque la vie paisible sous les tropiques, un petit ranch, et des bœufs blancs sous les palmiers. Dans Vienne Autriche occupée, écartelée par les vainqueurs en quatre zones internationales hérissées de barbelés, au cœur de l'Europe dévastée de 1945, Managua Nicaragua paraissait un paradis lointain.

J'avais ma petite vache, mon petit ranch et ma fiancée...

Lorsqu'un avion s'apprête à atterrir sur l'aéroport Augusto César Sandino de Managua, à la fin du xx^e siècle, il n'est pas rare, selon la direction du vent, qu'il s'incline à très basse altitude sur les eaux vertes et bleues du lac Xolotlán au pied des volcans, et survole la forêt de palmes ébouriffées qu'est en partie redevenue Managua depuis le tremblement de terre de 1972.

Un vieil amateur de boogie-woogie assis près d'un hublot, l'un de ces jeunes hommes des troupes d'occupation en Europe centrale et aujourd'hui un peu ventripotent, coiffé d'un panama, vêtu d'un costume blanc cassé, portant cravate rouge, un *flask* de whisky à la main, pourrait croire retrouver la petite capitale d'une république bananière qu'elle fut avant la dictature des Somoza.

Managua Nicaragua is a beautiful town

You buy a hacienda for a few pesos down

aux bords du río Tinto

Bien avant, au milieu du XIX^e siècle, ce sont d'après les historiens des temps incertains et féroces, des lieux imprécis sur les cartes, des hommes ivres d'un rêve anéanti qui courent au hasard d'une jungle noire. Des branches fouettent leur visage et leurs mains crispées sur les armes. La boue depuis six semaines qu'ils fuient retient à chaque pas leurs bottes plus lourdes. Leurs chevilles se tordent aux racines gluantes. Parfois l'un tombe et supplie mais qu'on abandonne. Les yeux exorbités, veinés de rouge, ces vaincus détalent devant une armée dont les tirs les rabattent vers un point de la forêt qu'ils ignorent, troupeau de mercenaires traqués et affamés, qui découvrent un soir qu'on les poussait ainsi contre la rive d'un fleuve infranchissable.

Quittant la forêt, haletant, couverts de vase, de sang, les plus valides courent encore vers ce qui paraît être un ancien fortin ou un groupe de cahutes enfouies sous la végétation obscure. Autour ce sont des eaux jaunes et bourbeuses emmêlées de branchages où crient des perroquets apeurés, au-dessus les longues traînées orange qui écorcent le ciel cendreau. Et devant eux se dresse un campement à l'abandon.

À l'abri des palissades en rondins vermoulus et mangés de lianes, les survivants peuvent se compter pour la

première fois depuis six semaines : partis à soixante-cinq de Trujillo, ils ne sont plus que trente et un à panser leurs blessures d'un linge sale, à aligner sur leur capote les armes et les munitions détrempées. À leur tête, le petit jeune homme aux yeux gris, blessé à la jambe, inspecte ces combattants que pour la plupart il ne connaît pas. Seuls cinq ou six sont des vétérans de ses campagnes du Nicaragua. Il abandonne à son chef d'état-major l'organisation d'un siège impossible. Les hommes surveillent dans la nuit les grands yeux d'or des fauves ou des soldats honduriens. Bientôt, dans quelques heures, à l'aube où naissent les mirages, l'armée lancera son assaut.

Le petit jeune homme boitillant traîne sa gloire et son orgueil fracassés au fond de l'une des baraques, dernier palais d'où peut-être il chasse, comme je me plais à l'imaginer, à l'instant de l'abandonner à son sort dix fois mérité, quelque tapir ou tamanoir réfugié de la pluie tropicale. William Walker arme son pistolet. C'est le 2 septembre 1860. Après tous ces échecs, lorsque demeurent au bout de sept ans de combat l'excuse et l'héroïsme sans doute d'avoir tenté l'impossible, il connaît maintenant l'endroit de l'Amérique centrale où bientôt s'achèvera sa déroute. De ces cinq pays qu'il aura mis à feu et à sang, rassemblés sur un territoire au total pas plus étendu que la France, il sait que son cadavre pourrira ici, quelque part dans la région de Gracias a Dios, au nord-est du Honduras. Mais ses renseignements sont incomplets. Il ignore le nom de ces eaux sombres et limoneuses au milieu de la jungle. Ce sont celles du río Tinto.

Il lui reste pourtant dix jours à vivre.

au Morocco

À l'intérieur de la salle blanche et carrelée d'un snack-bar, cent trente-sept ans plus tard, une femme tout en noir aux hanches de cargo chaloupe entre les tables et sert le café à des habitués au regard morne, à l'échouage devant leur tasse.

Du premier étage de l'hôtel Morgut, je venais de passer la fin de la nuit à imaginer les derniers jours de ce William Walker ridicule et sublime. Le front contre la vitre, une cigarette à la main, je guettais l'inévitable extinction d'un lampadaire orange en bas dans la rue, dont il me semblait avoir observé déjà le même modèle (de type globuleux, très inefficace et n'éclairant guère que lui-même), dans une époque lointaine, et ailleurs, mais sans qu'aucun lien voulût bien s'établir entre ces deux mobiliers urbains. Et j'étais descendu acheter un journal.

Dans n'importe quelle ville du monde, la lecture des quotidiens du matin (depuis disons deux siècles qu'elle constitue le rituel journalier de l'humanité éclairée, avide de surlendemain meilleurs que les avant-veilles) paraît dépendre de la réunion d'un nombre constant de paramètres, au premier rang desquels le goût du premier café, la marque de la première cigarette, dans une rue un peu retirée du centre-ville, et qu'il appartient à chacun de localiser selon des critères absolument subjectifs.

Les yeux fermés, j'aurais pu être assis devant un exemplaire du *Matin du Sahara* ouvert sur la table d'un café tangérois, à la verticale des grues et des bassins du port, étouffés sur le drap bleu de l'Atlantique par le polochon crevé des nuages, d'où dégringolent mouettes et goélands. Mais Managua n'est pas un port. C'est en février une ville sèche et poussiéreuse, balayée par le vent, au bord du lac Xolotlán, que barrent des volcans violets à l'horizon.

À sept heures du matin, la terrasse du snack-bar Morocco est déjà ombragée, encore peu fréquentée, toujours en retrait d'une rue déserte que borde une manière de terrain vague où se dressent une cabane en bois et des herbes folles, glisse une odeur de menthe et piaffe un cheval noir, attaché à son piquet par une longe. Dans les arbres pépient des oiseaux jaune orangé dont les noms sont difficiles à mémoriser. Peut-être des *chichiltotes pechimanchados* (*Icterus pectoralis*), ou bien des *chichiltotes gorginegros*. Une sinusoïde de vapeur tournoie au-dessus du café brûlant et des trois cahiers d'*El Nuevo Diario* du vendredi 21 février 1997 – *Un periodismo para el hombre nuevo*.

Deux photographies en noir et blanc illustrent ce matin la une du quotidien, en diagonale. La première, en haut à droite, montre le rire d'Arnoldo Alemán, le très récent président de la république du Nicaragua. C'est un homme joufflu aux cheveux noirs en copeaux, fines lunettes argentées. Le président joyeux vient présenter à la presse écrite des mesures libérales en faveur des télévisions privées qui ont soutenu sa campagne. La deuxième photographie, en bas à gauche, annonce une exposition d'art japonais au Théâtre national Rubén Darío. Une statuette du dieu chinois Shoki (*en la foto*) surmonte ce bref commentaire : *Une représentation*

artistique de l'être divin capable de soigner toutes les maladies y compris le sida.

Près de la photographie d'Arnoldo Alemán, président de la république du Nicaragua et lointain successeur à ce poste de William Walker, le troisième grand titre du jour, sans photographie, est le meurtre d'un enfant de huit ans par un adolescent de seize ans, à Matagalpa, au nord de Managua, en direction de la frontière du Honduras.

Après l'avoir tué de vingt coups de couteau, et avant de commencer à l'enterrer dans le jardin, le jeune homme a encore porté seize coups de couteau à la sœur aînée de la victime, âgée de douze ans. Les deux enfants, qui venaient mendier de la nourriture, et l'ont dérangé en plein après-midi, pendant qu'il regardait la télévision, ont dérobé quelques victuailles au fond d'un congélateur.

J'étais arrivé en Amérique centrale, il y a quelques années, avec le projet d'y écrire la vie et la mort de William Walker.

William Walker fut un enfant choyé, qui jamais n'avait connu la faim. Son adolescence à Nashville, Tennessee, dans la première moitié du XIX^e siècle, avait été bouleversée par la découverte des poètes romantiques, et surtout celle de Lord Byron, son héros.

La mort d'une jeune fille aux longs cheveux noirs, l'unique amour de sa vie, la belle Ellen Galt Martin, avait transformé le jeune homme pâle et ténébreux en redoutable soldat de fortune, dont l'unique obsession, sa vie durant – elle fut brève –, avait été d'accéder à la présidence de la République, où que ce fût, quelle que fût la capitale où devait s'exercer son pouvoir.

Après être brièvement devenu président de la république du Sonora, un territoire caillouteux qu'il s'était

lui-même découpé sur une carte du Mexique, et dont il s'était en effet emparé, pendant quelques mois, au cours d'une expédition catastrophique, il était parvenu à se faire élire président de la république du Nicaragua plus au sud, avec le double projet d'y rétablir l'esclavage et d'y creuser le canal interocéanique.

Presque aussitôt chassé d'Amérique centrale par les armées coalisées de cinq pays, il avait attaqué plus tard le Honduras frontalier, et avait fini fusillé, à l'aube, sur une plage de Trujillo.

Cependant ce projet, dès le début, avait été contrarié par la rencontre, au fond d'un café de pêcheurs, un soir, dans le port salvadorien de La Libertad, d'un vieil homme très bavard et extrêmement alcoolique, qui se prétendait amnésique.

C'était un long fantôme en imperméable crasseux, coiffé d'une casquette de base-ball rouge vif à longue visière, assis seul à une table, devant des feuilles éparpillées, et la photographie en noir et blanc d'une femme aux longs cheveux noirs. Il parlait seul et de plus en plus fort, brandissait parfois une feuille, parfois la photo, souvent son verre. Et cet homme aux yeux tristes, dans une grande tête de cheval aux cheveux gris, ce long spectre cireux, ce looser de l'Histoire qui affirmait pourtant s'appeler Victor, semblait avoir été plutôt un type bien, apparemment un survivant de quelque groupe sandiniste exterminé. Cet homme perdu, dont le passé obscur avait tout entier sombré au fond du Pacifique, disait s'être éveillé un matin sur une plage du Panama, près de cette mallette en polyester noir, posée sur une chaise à côté de lui, au fond de laquelle traînaient quelques indices de ses jours engloutis, et la photographie de cette femme inconnue.

l'homme	117
la femme	122
vie & mort d'Augusto César Sandino	126
frère Blas au-dessous du volcan	132
Victor	146

LA GUERRE DU BOIS À TEGUCIGALPA

sur le sable	153
Icare et Prométhée	155
¡ Pagaron !	158
la politique du bambou	163
dans les nuages	166
Roberto Castillo	170
WW	174
des anges aveugles	180
Pura Vida	186
Victor (sed Victus)	190
le paradis des aventuriers	193
la Desaparecida	196
la guerre du Football	199
en route pour le Paradiso	205
je t'écris ce soir	210
automobiles	212
les chevaliers du Cercle d'or	221
en route pour le Paradiso (II)	223
vie & mort de Francisco Morazán	229
Victor	236
seul le Parti est immortel	239
vie & mort du Che .50	242
en route pour le Paradiso (III)	255
pas de secousse sismique à Trujillo	260
au Paradiso	275
remerciements	279

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRIMERIE BUSSIÈRE À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2009. N° 99792 ()
Imprimé en France

Extrait de la publication